

Lamartine, Machiavel et l'unité italienne

Bernard Rigaux

Membre titulaire Académie de Mâcon

Lamartine fut écrivain, poète et homme politique. Si l'on a dit, parfois, que ce poète s'était égaré en politique, Lamartine considérait pourtant son engagement politique comme une réponse à sa vocation la plus profonde : « L'instinct ou le génie de la haute politique naquit avec moi. »¹ Avant d'accéder au pouvoir en 1848, il fut député et président du Conseil général de Saône et Loire, d'où son implication dans les problèmes de politique intérieure, avant de devenir ministre des Affaires étrangères de la Deuxième République. Dès lors, les questions internationales eurent la priorité et, spécialement, la question de l'unité italienne qui ne pouvait que passionner l'ancien secrétaire d'ambassade à Florence (de 1825 à 1828). L'unification de l'Italie est, en effet, l'un des événements les plus importants du XIX^e siècle : si, en 1815, l'Italie, dominée par l'Autriche, est divisée entre de nombreux états, en 1861, elle devient un royaume sous l'égide de la Maison de Savoie. Lamartine a pu regarder et méditer cette lame de fond de l'Histoire que fut le *Risorgimento* : ces lignes ont pour but d'élucider sa pensée sur cette question, telle qu'il la résume dans trois entretiens du *Cours familial de littérature*, en invoquant l'autorité de Machiavel². Cette référence à Machiavel, qui est un homme de la Renaissance, peut surprendre : en lui faisant tenir un discours sur l'unité italienne, Lamartine prend le risque de faire parler les morts, mais il tente d'imaginer ce que le « rude bon sens » de Machiavel aurait pu dire et c'est aussi l'occasion d'évoquer la vie et l'œuvre du célèbre Florentin, ce qu'il n'avait encore jamais fait.

Lamartine, lecteur de Machiavel

Avant d'examiner les pages que Lamartine a consacrées à Machiavel, rappelons quelles furent la vie et l'œuvre du secrétaire florentin. Nicolas Machiavel naît en 1469 à Florence qui est en principe une république mais en fait une principauté aux mains des Médicis, riches banquiers et mécènes qui, en la personne de Laurent dit « Le Magnifique », accompagnent de leurs faveurs la Renaissance italienne. Un événement a bouleversé la jeunesse de Machiavel et chassé les Médicis du pouvoir puisqu'en 1494, Charles VIII envahit l'Italie : « Avec la descente du roi Charles, commencèrent les guerres d'Italie qui mirent en ruine le pays »³. Que peut-on comprendre à la réflexion politique de Machiavel si l'on ne voit pas qu'elle découle de ce traumatisme ? Mais le départ des Médicis permet le rétablissement de la république après la brève dictature de Savonarole.

Une page nouvelle s'ouvre dans la vie du jeune Florentin : en juin 1498, il est nommé secrétaire de la Seconde Chancellerie, ce qui lui impose de nombreuses missions à l'étranger, en France, en Autriche et dans les autres états italiens. Il rédige donc de nombreux rapports et, sans avoir part à la décision, devient l'éminence grise de la République : « Il était à la République ce que le souffleur est au drame,

¹ *Mémoires politiques* ; Livre premier, §1

² 52^e, 53^e et 54^e entretiens

³ Machiavel : *La Mandragore* ; Acte I, scène 1

invisible mais âme de tout »⁴. Mais cette page se referme brutalement en 1512 avec le retour des Médicis : Machiavel, jugé républicain, est démis de ses fonctions, arrêté et torturé avant d'être relâché, ce qui lui permet de s'exiler dans sa maison de campagne, à *Sant Andrea in Percussina*, non loin de Florence. Libéré de ses tâches politiques, Machiavel rédige alors son œuvre littéraire et philosophique, *Le Prince* en 1513 ainsi que ses *Discours sur la première décade de Tite Live*, *L'Art de la guerre* et une comédie qui fut un grand succès : *La Mandragore*. Cette activité littéraire va permettre son retour en grâce : son talent est remarqué par le cardinal Jules de Médicis qui lui commande une *Histoire de Florence* en 1520. Machiavel se voit alors confier quelques missions politiques mais il meurt en 1527 après la restauration de la république et le sac de Rome par les Autrichiens. Ainsi se termine la vie d'un homme avec qui Lamartine se sent une certaine parenté.

En effet, Lamartine commence sa réflexion sur Machiavel en citant longuement sa lettre du 10 décembre 1513 à Francesco Vettori, lettre qualifiée de « merveilleuse » avant d'être reconnue par Marina Marietti (biographe de Machiavel) comme « chef-d'œuvre de l'art épistolaire italien »⁵. Dans cette lettre, Machiavel se confie et dévoile le cœur d'un homme dont Lamartine se sent proche. Il est rare que le Florentin tombe le masque et sa révolte déchirante contre l'injustice dont il est victime ne peut qu'émouvoir Lamartine, touché par « la plus belle protestation contre le sort que nous connaissions parmi les lettres des grands hommes anciens et modernes ». Machiavel, banni de Florence, crie à l'injustice : « Durant les quinze années que j'ai vouées aux affaires de l'État, je n'ai ni dormi ni passé mon temps à jouer »⁶. Lamartine, tombé du pouvoir après avoir tant servi, peut compatir, ayant écrit, dans ses *Stances au comte d'Orsay* : « J'ai vécu pour la foule et je veux dormir seul. » Ces deux lettrés, qui s'en vont, dans la nature, lire Pétrarque, Dante ou les poètes latins sont des hommes blessés. En outre, tous deux, habitués à la dépense, manquent cruellement d'argent.

Mais, après avoir approché l'homme, c'est l'œuvre que Lamartine va méditer. Si l'on excepte quelques notes rapides sur les *Discours*, *l'Histoire de Florence* ou *La Mandragore*, Lamartine a lu surtout *Le Prince*, « ce livre qui a été et qui est encore l'énigme de l'Italie »⁷. *Le Prince* est en effet l'ouvrage le plus célèbre de Machiavel, à l'origine de la légende noire qui a conduit à inventer cet adjectif péjoratif : « machiavélique ». Décrivons ce livre ainsi que son message : *Le Prince*, adressé à Laurent II de Médicis (petit-fils du « Magnifique »), est un traité sur l'art de gouverner après avoir conquis le pouvoir (*L'Arte dello Stato*). En s'appuyant sur son expérience et sur l'histoire, Machiavel observe ce que font les hommes d'État pour gouverner des hommes médiocres et méchants qui, abandonnés à eux-mêmes, transformeraient la vie collective en enfer : seul un État fort peut tenir en respect ces hommes insociables et assurer leur coexistence. Mais comment gouverner la médiocrité humaine ? Si l'on peut gouverner en respectant les lois de la morale, Machiavel l'approuverait, mais, les hommes étant ce qu'ils sont, un prince doit s'adapter à la réalité et savoir « entrer dans le mal » en ayant recours à la ruse et à la violence. C'est ainsi que Machiavel a observé l'art politique de César Borgia, jeune prince ambitieux, qu'il a rencontré lors de négociations, alors que ce prince, conquérant la Romagne, menaçait Florence. Le jeune conquérant, ayant constaté que la Romagne souffrait de désordres et de brigandages, confia à Remirro de Orco, gouverneur cruel, le soin de pacifier cette région par la terreur. Mais un prince ne doit pas se faire détester, si bien que, après la pacification de la Romagne par la

⁴ *Cours familier de littérature* : 42^e entretien, § 4

⁵ Marina Marietti : *Machiavel, le penseur de la nécessité*, Payot, 2009, p.186

⁶ Machiavel : lettre à Francesco Vettori, 10 décembre 1513

⁷ *Cours familier de littérature* : 52^e entretien, § 5 et §§ 13 à 19

violence, César Borgia fit exécuter publiquement le gouverneur : l'ordre était rétabli et le peuple satisfait !⁸

Que pense alors Lamartine, profondément humaniste, lorsqu'il lit ces pages ? Avant tout, il veut dissiper « le malheur du nom de Machiavel » en soulignant qu'il n'a fait qu'observer la vie politique, sans conseiller le cynisme, la ruse et la violence : « Machiavel, dans ce livre, écrivit de la politique pour la politique ; il fit ce qu'on appelle aujourd'hui de l'art pour l'art, il fut maître d'escrime et ne fut pas un assassin ». Le message du *Prince* n'est que « la pensée d'un commentateur » et c'est à chacun, selon Machiavel, de tirer des leçons de ces observations : « mon dessein est d'écrire des choses utiles à qui les entend »⁹. Mais Lamartine ne disculpe pas entièrement Machiavel : cet « artiste en succès » a eu le tort de prendre « le succès pour un dogme » en oubliant que « la moralité est la première condition des actes publics »¹⁰. Dès lors le poète semble manquer de logique car, selon la remarque judicieuse de Raymond Aron « La politique est action et l'action tend au succès »¹¹, même en entrant dans le mal si c'est nécessaire. En faisant parler Machiavel de l'unité italienne, Lamartine confirmera cette incompréhension.

Lamartine face au Risorgimento

Reprenons le fil de cette question de l'unité italienne déjà évoquée précédemment. L'unification de l'Italie, entre 1815 et 1870, s'est surtout faite après deux explosions : en 1848 et en 1859. En 1848 éclate le « printemps des peuples », série de mouvements révolutionnaires qui ébranlent les monarchies européennes. Si la révolution éclate à Paris en février, en mars Charles-Albert, roi du Piémont, déclare la guerre à l'Autriche qui opprime l'Italie. Lamartine, qui a la responsabilité des affaires étrangères, affirme sa solidarité avec l'insurrection italienne qui gagne la Lombardie et Venise. Mais, par peur d'un embrasement européen, la France n'interviendra que si le Piémont est envahi et lorsque Charles-Albert sera vaincu à Novare le 23 mars 1849, Lamartine n'est plus au pouvoir. À l'automne 1848, il avait justifié ses décisions dans une lettre au comte de Circourt : « Ma politique, en apparence téméraire en Italie, était d'une extrême prudence. » Assistant à une nouvelle guerre en 1859, il se montrera aussi réservé : en avril, Victor-Emmanuel II, qui a succédé à Charles Albert et négocié une alliance avec Napoléon III grâce à Cavour, son ministre, reprend la guerre contre l'Autriche, victorieusement cette fois, puisque l'intervention française permet la libération de la Lombardie après les succès de Magenta et de Solferino. Si Napoléon III négocie assez vite la paix avec l'Autriche, le Piémont entend poursuivre l'unification italienne en s'appuyant sur des plébiscites qui rallient les états du centre. Lamartine dénonce alors une politique d'expansion menée par cette « Prusse du midi », d'où ses vues réservées sur l'unité italienne exposées dans les entretiens que nous analysons et il aurait sûrement condamné la poursuite de la politique piémontaise qui ralliera le sud de la péninsule, grâce à Garibaldi, puis Venise en 1866 et Rome en 1870, après la chute de Napoléon III.

Les idées de Lamartine sur le *Risorgimento* sont résumées en 1860 dans le *Cours familier* : « Le but, c'est la régénération de l'Italie. La régénération de l'Italie est dans une Confédération italique sous l'alliance naturelle et éternelle de la France »¹². Mais Lamartine appuie ces idées sur l'autorité de

⁸ Machiavel : *Le Prince*, chapitre VII

⁹ *Ibid*, chapitre XV

¹⁰ *Cours familier de littérature* : 52^e entretien, §§ 13 à 19

¹¹ Raymond Aron : préface au *Prince*, Livre de poche, 1972

¹² *Cours familier de littérature* : 54^e entretien, § 29

Machiavel dont il admire la lucidité et imagine le discours qu'il adresserait aux Italiens s'il pouvait revivre en cette période : si la plume de Lamartine se veut inspirée par l'esprit de Machiavel, écoutons ce qu'il nous souffle.

L'unité italienne est possible dans la mesure où les « frères italiens » y aspirent : « Plus d'Italie mais les Italiens sont restés ». Toutefois cette unité ne peut qu'être fédérale, alors que le royaume du Piémont voudrait imposer un centralisme en contradiction avec l'histoire italienne : « Tout est obstacle à l'unité monarchique de l'Italie ». En effet, l'Italie est diverse : « Il y a sept ou huit Italie, voilà la vérité historique ». D'autre part les républiques de Gênes, de Venise ou de Florence, témoins de la diversité italienne, nous rappellent que « l'Italie est républicaine dans son histoire », d'où l'impossibilité de la monarchie, forme de gouvernement que le secrétaire de la république de Florence ne pouvait guère apprécier. Mais le réalisme oblige : seule la force est capable de délivrer l'Italie des Autrichiens et cette force, ne pouvant être piémontaise, sera française : « L'épée de la France est plus longue que celle de la maison de Savoie ».

Mais ce discours, prêté à Machiavel, est-il plausible et n'est-t-il pas plutôt celui du seul Lamartine ? Les idées de confédération ou d'alliance française sont étrangères à l'esprit du secrétaire florentin qui rêvait de délivrer l'Italie des « barbares », français ou espagnols, qui l'avaient envahie. Il en appelait à l'épée d'un prince, créateur d'un État fort, qui puisse rivaliser avec les monarchies françaises et espagnoles, qu'il admirait tout en les détestant : il est donc probable que Machiavel aurait préféré l'épée du Piémont à celle de la France. De plus, une nouvelle fois, Lamartine trahit la philosophie de Machiavel en lui faisant mélanger la politique et la morale, faisant dire au Florentin, ce qu'il n'aurait jamais pu dire : « En 1869, le Piémont a eu tort d'intervenir à main armée dans les États italiens et de s'annexer arbitrairement des souverainetés neutres sur lesquelles il n'a aucun droit, telles que la Toscane ou la Romagne »¹³. Or, la question du droit est étrangère à la pensée de Machiavel pour qui le succès est le seul but, qu'il soit légitime ou non, cette distinction n'ayant pas de sens en politique, domaine situé en deçà du bien et du mal.

Réalistes et Visionnaires

Au-delà des divergences qui sont apparues, y aurait-il une convergence, voire une affinité entre Lamartine et Machiavel ? On peut dire qu'ils furent à la fois réalistes et visionnaires, qualités qui se complètent car, si « le génie est presbyte », le bon sens, que Lamartine estimait, est réaliste. Que Machiavel soit réaliste est une évidence puisque savoir « entrer dans le mal », c'est se plier à la dure nécessité. Mais il fut aussi un visionnaire, ce que montre le dernier chapitre du *Prince*, ignoré par Lamartine. Machiavel conclut son livre en souhaitant qu'un « prince nouveau », vienne unifier l'Italie, totalement divisée et conflictuelle à son époque, après avoir chassé les barbares qui l'ont envahie. Un État italien est possible dans la mesure où existe un peuple italien : « En Italie ne manque pas la matière offrant à un homme sage et talentueux l'occasion d'y introduire une forme »¹⁴. Que cette forme soit monarchique ou républicaine importe peu au regard de l'unité italienne que Machiavel anticipe avec trois siècles d'avance.

À l'inverse, Lamartine est considéré comme un visionnaire qui perçoit mal la proximité ce dont témoigne ce jugement erroné sur l'Italie de son époque : « Tout est obstacle à l'unité monarchique de

¹³ *Ibid* : 54^e entretien, § 18

¹⁴ *Le Prince*, chapitre XXVI

l'Italie [...], elle éclatera sous les doigts de la maison de Savoie ». Or l'Italie fut une monarchie pendant presque un siècle avant de devenir une république fédérale en 1946. Mais Lamartine voit loin s'il est vrai que les provinces italiennes demeurent très diverses, rendant incertaine l'unité nationale : « Ferez-vous jamais des Piémontais avec des Siciliens, des Calabrais, des Napolitains qui ont un esprit national aussi différent de Turin que les sommets neigeux des Alpes de Savoie sont différents [...] des plaines de la Campanie, des volcans de l'Etna et du Vésuve ? »¹⁵ Ce visionnaire peut-il alors faire preuve de réalisme ? Lamartine a pourtant du bon sens : il prévoit le séisme de 1848 et la politique étrangère qu'il mena au ministère fut prudente. Méditons surtout ce passage des *Mémoires politiques*, testament philosophique qui date de 1863 : « Quand je m'examine bien aujourd'hui, je trouve que je suis au fond philosophe plus sceptique que fanatique, trouvant tout bon de ce que le temps et les circonstances imposent momentanément aux peuples, même l'intermittence des gouvernements nécessaires »¹⁶. Prince ou République, selon les circonstances : Machiavel aurait pu l'écrire.

Si Lamartine et Machiavel eurent le bon sens en partage, lequel des deux vit le mieux l'avenir ? La République italienne est un équilibre entre l'unité et le fédéralisme. Machiavel anticipa surtout l'unité et Lamartine le fédéralisme : l'avenir dira peut-être celui qui fut le plus clairvoyant.

¹⁵ *Cours familier de littérature* : 54^e entretien, § 14

¹⁶ *Mémoires politiques*, Livre premier, §1